

Payet, J.-P., Rostaing, C. & Giuliani, F. (Ed.). (2010).
La relation d'enquête. La sociologie au défi des acteurs
faibles. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

Jean-Paul Payet et Frédérique Giuliani

INTRODUCTION :
RENCONTRER, INTERPRÉTER, RECONNAÎTRE
Catégorisation et pluralité de l'acteur faible

Les chercheur(e)s qui participent à cet ouvrage ont tous fait le choix de travailler sur des questions sensibles – dans le sens d'une dimension humaine, où les situations étudiées renvoient à une souffrance sociale, morale, psychologique d'individus – et ils ont surtout choisi de le faire par des méthodes d'enquête qui les rapprochent de ces situations, dans une co-présence physique, spatiale et souvent temporelle. L'enquête auprès d'individus affaiblis relève-t-elle des mêmes questions, et des seules questions, de l'épistémologie et de la méthodologie telle qu'elle est enseignée dans les manuels ? On ne saurait répondre par oui ou par non à la question de l'universalité (Latour, 2006) ou de la spécificité (Mauger, 1991) de cette enquête-là : c'est l'objet de cet ouvrage d'ouvrir la boîte noire du « travail de terrain » (Goffman, 1989) dans ces circonstances et de formuler les questions d'habitude non posées, parce qu'idéologiquement ou scientifiquement incorrectes.

Se rapprocher, aller voir plus près, entrer en relation, écouter, partager des activités, inscrire ces démarches dans une durée : qu'y a-t-il de nouveau à cela qui ne soit pas le credo de l'ethnologie – et les ethnologues, anciens et néo, n'ont-ils pas déjà tout dit de l'art de l'enquête impliquée ? Notre affaire ici n'est pas disciplinaire. Elle est heuristique et éthique. Heuristique : nous voulons prendre au sérieux les contraintes de l'enquête auprès d'individus disqualifiés, comprendre les modes de résolution de ces contraintes par les enquêteurs, identifier les conséquences sur le travail d'interprétation des données. Éthique : il ne suffit pas de bonnes intentions pour dépasser les risques d'indécence de l'enquête de proximité. Heuristique *et* éthique : les deux niveaux interagissent, car les conditions de connaissance et les conditions de décence sont imbriquées.

Ces interrogations énoncent d'emblée dans quel horizon épistémologique s'inscrit cet ouvrage. La position explicative, selon laquelle les raisons des individus leur sont en grande partie opaques et qu'il appartient donc au

chercheur, dans une position de surplomb, de dévoiler l'ordre des choses, a été ici délaissée. La rupture épistémologique classique – celle toujours enseignée dans les manuels et dans les cours d'initiation et qui vaut force d'argument dans les débats académiques – définit le sens commun comme un obstacle à la démarche scientifique. Suivant Schütz (1971), nous postulons l'illégitimité d'une coupure entre sens commun et sens savant, nous cherchons à accéder à la compréhension d'un sens commun qui ne nous est pas donnée. Mais, pour ce qui nous intéresse ici, il faut aller plus loin : c'est le sens commun du chercheur – ses émotions, ses préjugés, ses interprétations immédiates, dictées par sa position sociale, son genre, son parcours, ses intérêts professionnels et privés, l'idéologie de sa profession, ses convictions morales, politiques, religieuses, etc. – que nous souhaitons inviter dans l'activité de connaissance¹.

Enquêter sur la pauvreté, la maladie, le handicap, la disqualification constitue l'un des territoires usuels de la sociologie, un de ses « fonds de commerce ». Ce lien organique avec les « problèmes sociaux », et donc avec les populations qu'ils affectent, a suscité une activité intense de réflexion sur les écueils qui guettent le chercheur et sur les errements auxquels la gestion d'un rapport social dissymétrique le conduit (Grignon et Passeron, 1989). Que ce soit sur les refus d'enquête, les réactions de répulsion ou de fascination, l'enquêteur n'est pas dépourvu de garde-fous et de préventions théoriques (Favret Saada, 1977 ; Céfaï, 2003). Pourtant, les conventions de l'écriture scientifique laissent toujours les difficultés de l'enquête « dans la cuisine », et la présentation de données et d'analyses rend exceptionnellement compte de leurs conditions de production (Bizeul, 1998). Il n'est d'ailleurs pas sûr que la cuisine soit toujours transparente au cuisinier lui-même (Becker, 2002) : le refoulement des difficultés de l'enquête, parce qu'il renvoie à des situations de malaise, de trouble, de dilemme moral, de culpabilité, de violence, opère sur le chercheur comme sur n'importe quel individu faisant face à des situations de dissonance normative ou morale.

Il nous semble surtout que, face à des situations lues en terme de souffrance sociale, l'enquêteur utilise une parade défensive récurrente qui lui permet de résoudre la dissonance – souffrir avec et réduire la souffrance (celle d'autrui, et la sienne). C'est bien la posture de dénonciation qui constitue généralement l'issue du problème dans lequel est placé le chercheur (Bourdieu, 1993). Ayant saisi des situations de souffrance sociale, il opte pour une « montée en généralité » dans le registre de l'injustice. Il prend la défense de l'opprimé et s'attache à démonter les mécanismes de domination qui ont produit et perpétuent sa souffrance. La sociologie dite critique qui place la responsabilité de l'ordre du monde dans les structures de pouvoir telles qu'elles sont héritées et reproduites par des groupes dominants favorise la posture défensive de la dénonciation, qu'elle pare des atours du dévoilement à des fins de libération.

1. Nous ne prétendons pas défricher une question nouvelle, seulement tenter d'apporter des réponses à partir d'un angle de vue particulier

Le travail critique et l'action citoyenne sont assurément des enjeux ordinaires pour le sociologue – et il n'est pas question de se situer hors du monde ! Au contraire, se situer en son cœur conduit à interroger la clôture produite par la dénonciation. L'indignation ne met-elle pas un point final à l'interprétation ? N'est-elle pas normative dans sa manière de dénoncer des situations, sans voir que celles-ci ne sont pas seulement imposées par des structures sociales inégalitaires mais sont également aménagées par les individus qui les vivent ? Disons, avec J. Rancière, que « si le sociologue peut apporter quelque bien à celui qui est assis en face de lui, ce n'est pas en l'éclairant sur les causes de sa souffrance mais en écoutant ses raisons et en les donnant à lire comme des raisons et non comme l'expression d'un malheur » (Rancière, 2007, p. xii).

La pluralité non reconnue de l'acteur faible²

L'enquête en milieu disqualifié ou auprès d'individus frappés d'une disqualification sociale est marquée par un redoublement de l'activité de typification. Les objets de l'enquête sont déterminés par la construction sociale, politique, institutionnelle des « problèmes sociaux » et des « catégories-cible ». On enquête ainsi auprès d'individus qui sont déjà pris dans les mailles serrées de l'action institutionnelle. Le sociologue est l'une des figures qui peuplent le monde institutionnel tissé autour de l'individu disqualifié – quand bien même il se dépense sans compter pour se différencier des travailleurs sociaux et autres acteurs associatifs. . . qu'il intègre d'ailleurs dans son travail d'étude, se plaçant ainsi en extériorité. Si toute relation sociale est concomitante d'une catégorisation (Simmel, 1999), les relations mixtes, pour parler comme Goffman (1975), sont particulièrement troublées par la mécanique de la disqualification, laquelle écrase la pluralité de la relation en faisant du stigmaté le point de référence indépassable des évaluations mutuelles.

Le travail de l'enquêteur consiste donc à affranchir sa vision de la catégorisation institutionnelle qui pèse sur les enquêtés disqualifiés. Mais le stigmaté n'est pas seulement externe, car les individus s'identifient à ces identités assignées et les intègrent à leurs conduites. Des épreuves morales émergent dans la rencontre réelle avec les sujets de son enquête. Une difficulté typique de l'enquête en milieu disqualifié ou auprès d'individus frappés d'une disqualification sociale est qu'elle confronte le chercheur à des univers normatifs différents, parfois à l'opposé de ceux auxquels il adhère (Elias, 1983). Le conflit moral n'est pas une vue de l'esprit, il éprouve l'enquêteur, produisant toute une série d'empêchements à travailler et à penser. Quel que soit le mode de résolution de ces épreuves morales – l'indignation à l'égard de pratiques perverses ou à l'égard des conditions sociales qui ont produit ces

2. Nous renvoyons à l'ouvrage *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance* (Payet, Giuliani et Laforgue, 2008), dans lequel la notion d'« acteur faible » a été proposée

perversions –, la conséquence est la même : la pluralité de l'acteur faible échappe à l'enquêteur.

Or, c'est le propos et le pari de cet ouvrage, les aléas, les difficultés, les conflits, les échecs, autrement dit les empêchements de l'enquête, peuvent être redéfinis comme autant d'énigmes à résoudre dans un processus de compréhension (Callon et Rabeharisoa, 1999). Il convient de reconnaître que nous n'avons pas forcément le langage qui nous permet de décrire ce qui se passe, de comprendre ce qui se fait, d'interpréter ce qui est à l'œuvre. L'image selon laquelle le sens est caché est trop souvent utilisée pour invoquer une raison immanente, structurelle aux actions individuelles. Si nous pouvons dire pour notre part que le sens est caché, c'est parce qu'il est l'objet d'un voilement de la part de l'enquêté comme de l'enquêteur. Ainsi, les résistances à l'enquête doivent être vues comme un travail de protection auquel participent tant l'enquêteur que l'enquêté.

Que signifie une « enquête ouverte » ? Elle est celle qui fait place à la pluralité de l'acteur enquêté (Joseph, 2002). Mais l'individu disqualifié, affaibli ne se présente pas à la perception commune à la manière d'un « acteur faible », dont l'oxymore entend au contraire souligner la pluralité, commune à tout acteur. Il apparaît spontanément comme une figure typifiée, une déclinaison de la catégorie de faiblesse. L'enquête auprès de ces individus ainsi catégorisés institue une relation dissymétrique qui rend difficile et parfois improbable l'accès à leur pluralité. Là où la rhétorique de la dénonciation entérine et donc réifie ce qu'elle entend dénoncer, l'enquête ouverte rend possible l'émergence et la saisie d'expressions, de registres d'action qui rendent raison aux capacités des acteurs faibles. L'enquête ouverte déplie ce qui a été plié et recouvert, y compris par les individus eux-mêmes.

Disons-le encore, au risque de la redondance : l'acteur faible ne se résume pas à l'individu affaibli, la notion théorique n'est pas l'équivalent de la catégorie descriptive. Primo, l'acteur faible est pris dans une configuration relationnelle (Strauss, 1992) qui l'affaiblit – il n'est pas faible par essence. Secundo, il a une action en propre ; il se saisit d'occasions disponibles dans un cadre relationnel (d'affaiblissement mais aussi de renforcement), il adapte, interprète les règles en vigueur ou en invente de nouvelles. Par rapport à cette double caractéristique de l'acteur faible, l'enquête rencontre une double difficulté. D'une part, la disqualification accroît l'asymétrie de l'enquête et complique voire empêche la réalisation de l'idéal de l'enquête, à savoir une réciprocité entre égaux (laquelle permet l'expression d'une réflexivité). D'autre part, l'action en propre des individus n'est pas donnée à la saisie, car elle fait l'objet d'un masquage ou/et elle apparaît comme amoral. Il s'ensuit que, si elle ne résout pas cette double contrainte, l'enquête échoue à saisir l'action en propre de l'acteur faible, qu'elle y renonce purement et simplement ou qu'elle fabrique une version théorique de cette action.

L'intérêt à rendre visible le travail invisible de l'enquête, à penser ses impensés, est de faire de l'enquête un moment décisif de l'interprétation (Dodier & Baszanger, 1997), et plus encore qu'un moment, à tramer ensemble les données et leur sens dans une dynamique de coproduction. Les empêchements de la relation d'enquête constituent des révélateurs des relations d'affaiblissement vécues par les individus. Ils méritent donc toute notre attention dans un processus heuristique. Le dépassement de ces empêchements par des stratégies de reconnaissance (Fritsch, 2000 ; Payet et Battegay, 2008), de capacitation, de collaboration, mises en œuvre dans et par l'enquête, permet à l'individu affaibli de révéler la pluralité qui l'habite, qui sous-tend ses actions ou qui définit ses possibles. Au final, la saisie des univers tels qu'ils sont vécus nécessite de s'affranchir des modèles normatifs et institutionnels qui contaminent la relation d'enquête et les présupposés idéologiques qui structurent le travail sociologique. L'enquête ouverte sur/avec des « acteurs faibles » se tient sur le fil, à la verticale de deux écueils, l'indignation et l'essentialisation. Elle est une activité de reconnaissance de la disqualification, mais à des fins de pluralisation, pour ouvrir des horizons normatifs idéaux et abstraits que la sociologie a jusqu'ici contribué à entretenir³.

Une perspective post-critique et post-ethnographique

Cet ouvrage pose la question des spécificités du travail sociologique – d'enquête, d'interprétation, d'écriture (Geertz, 1992) – propres à l'analyse de situations d'acteurs affaiblis ou de configurations d'affaiblissement. Il entend traiter des difficultés liées à la compréhension d'un autrui affaibli dont les motivations, les raisons d'agir, les choix ne sont pas immédiatement lisibles, dès lors qu'on opte pour une sociologie sensible à la pluralité des rôles, à l'importance des occurrences, et qu'on a définitivement abandonné le confort d'une rhétorique de la domination, pour laquelle l'énigme de l'acteur faible n'a pas lieu d'être :

[car, dans ce paradigme] il n'y a pas d'hésitations à avoir dans l'interprétation de voix « non conformes » d'acteurs faibles, puisqu'il suffit, pour résoudre la difficulté, d'invoquer tour à tour la violence symbolique exercée par les dominants et la non-conscience qui caractérise les dominés. À l'inverse, l'approche en terme d'acteur faible permet une ouverture de l'interprétation sur l'action « en propre » de ce dernier : l'acteur faible n'est pas d'emblée un acteur transparent à la compréhension. Il se présente à la saisie par des cadres cognitifs et interprétatifs conventionnels, dans un écart, une altérité, une énigme. [...] Postulant une autonomie (relative) de l'acteur faible, la perspective capacitaire réactive l'interrogation morale du chercheur sur le sens de ses actes et de ses

3. La sociologie est génétiquement associée à la question de la crise de la société, qui a été pensée depuis Durkheim comme un défaut d'intégration des individus.

paroles. Le faible a ses raisons que le chercheur ne veut pas, ne sait pas ou ne peut pas toujours entendre. La question posée n'est certes pas nouvelle, mais elle devrait être examinée à nouveaux frais. Quelle est notre capacité à comprendre des acteurs faibles? Où cette capacité s'alimente-t-elle? [...] Quels risques sommes-nous prêts à courir en acceptant d'ouvrir les possibles dans notre travail d'interprétation? Enfin, [...] sommes-nous prêts, au sein de la communauté des chercheurs en sciences sociales, à discuter de manière collective de la nature de notre contribution à la construction de l'espace public? (Payet et Laforgue, 2008, p. 22-23)

C'est à cette discussion qu'invite le présent ouvrage sur la base d'expériences d'enquête dans des mondes sociaux disqualifiés, et plus largement d'investigation de configurations d'affaiblissement d'individus. Les questions auxquelles s'attachent à répondre les différents contributeurs portent sur les conditions de la rencontre de terrain, du recueil de la parole, de l'usage du regard sur ces terrains; sur le rôle des émotions dans les situations d'enquête, le désordre qu'elles provoquent, et la dimension parfois heuristique de ce désordre; sur la question morale dans la confrontation à l'autre disqualifié et la gestion de ces dilemmes moraux dans l'interprétation et l'écriture; enfin, sur la mobilisation de l'enquête, de ses dispositifs ou de ses résultats, dans une perspective d'action de reconnaissance et d'*empowerment* des individus affaiblis.

Les contributeurs de cet ouvrage s'interrogent sur les dilemmes posés par leur travail sur/avec des individus affaiblis, les questions qui les sous-tendent et les « solutions » éventuelles qu'ils ont imaginées. Chacun à leur manière, ils témoignent de leur ancrage dans une posture de recherche compréhensive, mais avec la volonté d'en dépasser les apories. Sans chercher à tout prix à marquer une rupture dans un mouvement qui est en fait progressif, nous souhaitons souligner le moment particulier – post-critique et post-ethnographique – que l'analyse réflexive de leur travail d'enquête signifie.

Les chercheurs s'inscrivant dans une théorie et une pratique dites compréhensives se sont affranchis de l'idée d'une toute-puissance de la sociologie, qui a longtemps été le moteur de la sociologie critique. Certes, les sociologues critiques des années soixante-dix et ceux qui ont repris à leur suite une doxa de la dénonciation ne sont pas dupes des limites des capacités transformatrices de la critique sociale issue de la recherche sociologique. Mais, ces limites sont intégrées à la rhétorique de la domination; elles en constituent la preuve ultime. Si toute-puissance de la sociologie critique il y a, c'est bien celle d'une heuristique des rapports sociaux (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1978).

Les sociologues « compréhensifs », à la fois du fait de leur rupture avec le paradigme de la domination, d'une ouverture de leurs méthodes d'enquête (dans le sens d'une plus grande disponibilité à autrui) et d'une pluralisation de leurs interprétations, ont été imprégnés de l'ambiance du monde

contemporain : ils ont été gagnés par le sentiment d'impuissance du monde et d'impuissance sur le monde. Pour autant, ils n'en ont pas fait une raison pour s'en détourner – de ce monde, ouvert, ambivalent, complexe, réversible (Joseph, 1998). Tout se passe comme si l'impuissance du monde – impuissance par opposition à une puissance lisible qui serait à la fois celle du pouvoir et de son renversement – est désormais appréhendée comme un caractère et non plus rejetée comme un défaut. Abandonnant eux-mêmes une posture de toute-puissance, ils ont été à même de saisir la recomposition des transformations dans un monde marqué par un sentiment global d'impuissance.

Il s'agit bien d'un moment post-critique, au sens où la fonction critique de la sociologie est mise en doute, interrogée dans sa forme conventionnelle de la dénonciation, et où l'intention critique, réaffirmée, cherche de nouvelles manières de s'incarner. Et c'est un moment post-ethnographique, car l'illusion de l'appréhension directe, sans médiations, qu'offriraient la proximité avec le terrain et l'immersion, semble s'être atténuée. Ainsi se comprend l'invitation de cet ouvrage à exposer les difficultés, les déconvenues, les « échecs » de l'enquête. Dans une démarche post-critique et post-ethnographique, les chercheurs compréhensifs acceptent de mettre au jour les épreuves de l'enquête de proximité auprès d'individus affaiblis et d'interroger ainsi leur propre affaiblissement au regard des conventions du métier.

Les épreuves de l'enquête : présence, décence, consistance

L'enquête auprès d'individus affaiblis ou sur des configurations d'affaiblissement éprouve de manière récurrente le chercheur dans trois registres.

L'épreuve de la présence au monde

C'est le propre des méthodes qualitatives-compréhensives d'opérer un rapprochement vers le terrain et vers les enquêtés. Rapprochement au sens à la fois physique et sensible d'une rencontre interpersonnelle; rapprochement au sens moral et intellectuel des perspectives et des raisons des enquêtés. Ce rapprochement, les contributeurs de cet ouvrage le disent, est source de tensions, de conflits, de ruptures. La raison principale est liée au changement d'époque que nous venons d'évoquer : la réflexivité, la subjectivité, la distance au monde, la « double herméneutique » (Giddens, 1994) ne sont pas le monopole du chercheur, elles sont aussi le fait des enquêtés qui font partie du même monde (global). Les enquêtés interrogent, interpellent, somment le chercheur de se justifier, de participer, de prendre parti, de quitter une position de surplomb, bref d'être présent au monde. « De quel côté êtes-vous? Ça vous fait quoi? Qu'est-ce que vous en pensez? Que comprenez-vous à ce qui se passe? »

Différents registres sont utilisés par les enquêtés pour signifier leur conscience de l'impuissance de la recherche à agir sur le monde et pour amener le sociologue à éprouver, à partager – ne serait-ce que provisoirement – une situation de fragilité, de vulnérabilité, de souffrance, d'empêchement. Nous ne dirons pas que l'acteur faible redevient fort en renversant la relation d'enquête lorsqu'il provoque, agresse, met à l'épreuve, voire rabaisse le sociologue. Nous dirons plutôt qu'il agit de manière à faire éprouver à l'autre ce qu'on éprouve quand on est affaibli et empêché.

Le rapprochement avec l'enquêté affaiblit également l'enquêteur, parce qu'il l'éprouve dans ses convictions morales, et notamment dans sa croyance en la figure d'un faible vertueux (Pétonnet, 1979). Le chercheur de l'enquête proche fait l'expérience de la duplicité des acteurs, de l'ambivalence des situations, des infractions à la morale qu'il pensait la plus partagée. Les prisonniers, qu'on voudrait réhabiliter, peuvent se révéler dégoûtants, pervers, violents (*Rostaing*). Les immigrés, racistes, sexistes (*Santelli*). Les familiers, avoir envers leurs proches des pulsions malveillantes (*Damamme et Paperman*). Les enquêtés, en qui il avait placé sa confiance, se retourner et lui opposer leur méfiance (*Eyraud et Vidal-Naquet*).

La difficulté de l'enquête auprès d'individus affaiblis est donc qu'elle doit passer par l'épreuve d'un affaiblissement du chercheur. Mais aussi du dépassement de cette épreuve : « Comment va-t-il (elle) s'y prendre pour se débrouiller avec les contraintes de ce terrain ? et notamment des contradictions avec sa morale ? », semble se dire l'individu affaibli.

L'épreuve de la décence

L'enquête peut être définie comme une forme d'institution, qui met en contact des chercheurs, généralement agents rémunérés par l'État, et des publics, qui sont invités à satisfaire la curiosité des premiers, à dévoiler leur vie, à révéler leur(s) monde(s), à se raconter. De plus en plus à se raconter : la superposition est troublante entre l'entretien de recherche et les récits de soi exigés par des institutions revendiquant elles aussi leur évolution compréhensive (*Giuliani et Laforgue*). Si l'enquête est une institution, alors elle participe de la décence (ou de l'indécence) d'une société, au sens où Margalit (1999) la définit, « comme une société dont les institutions n'humilient pas les gens ».

Or, l'enquête auprès d'individus fragilisés, vulnérables, affaiblis est, dans son mouvement premier, indécente. Au lieu de protéger, elle expose. Au lieu d'atténuer, elle accentue. Au lieu d'oublier, elle met à vif. Au lieu de banaliser, elle attire l'attention. Au lieu de singulariser, elle typifie. Et, non contente d'objectiver dans des catégories, l'enquête compréhensive recherche l'épaisseur du vécu, la subjectivité authentique (Bertaux, 1980). Dans son principe même, elle constitue une offense à l'affirmation d'un droit à l'indifférence. Et les acteurs faibles refusent souvent une relation qui les conduit à s'expliquer,

à se justifier, à présenter une cohérence – alors même que l'affaiblissement est justement la perte d'une maîtrise de soi, la défaillance d'une responsabilité individuelle (*Sanchez-Mazas, Maggi et Roca i Escoda*). L'enquête réactive l'humiliation, le sentiment d'avoir perdu la partie, en instituant une dimension de bilan, d'évaluation de soi, une logique de comparaison entre le soi réel et le soi idéal, entre soi et les autres.

L'indécence ontologique de l'enquête est également liée à ce qu'elle inscrit la rencontre dans une forte asymétrie. L'enquête prend acte de l'étanchéité des mondes et la manifeste. L'enquêteur se déplace (dans le monde de l'enquêté), mais il s'agit d'une simple visite, d'une incursion. Il se ménage toujours un retour dans son monde, il n'invite pas l'autre dans celui-ci (quand bien même l'enquêté en manifesterait l'envie) et il n'offre pas non plus par l'enquête l'accès à une plus grande mobilité pour l'individu affaibli. « Faisons donc un voyage, mais dans votre monde ! », telle serait la vision cynique de l'enquête, mais qui n'est pas totalement dépourvue de vérité.

L'épreuve de la décence est donc ici de dépendre l'enquête de sa « maladie congénitale » (la relation perverse savoir/pouvoir mise en évidence par Foucault [1975]) et de l'inscrire au contraire dans une entreprise de reconnaissance.

L'épreuve de la consistance

Il s'agit ici du sens du travail sociologique, de l'affirmation d'un rôle social, de la finalisation de l'activité dans une action publique (*Raymond*). Le « à quoi ça sert ? » des enquêtés ou du chercheur (se parlant à lui-même) menace la réalisation du travail. La fatigue du terrain – liée aux émotions, aux tensions, aux conflits, à la compassion, au sentiment d'impuissance – conduit à reconstruire au moment de l'analyse et de l'écriture un terrain fictif, à en gommer les aspérités, à en dissoudre les ambiguïtés, à en occulter les contradictions.

L'épreuve de la consistance met au défi de tenir la posture réflexive de l'enquête jusque dans le travail d'écriture, d'assumer la complexité de l'interprétation, de se saisir du désordre du terrain pour le diffuser dans le discours savant afin d'en bousculer les arrangements conventionnels. La non-censure du matériau des émotions illustre bien ce renouveau heuristique de la recherche compréhensive. *L'infra*, l'émergent, l'incident, dans l'enquête – les aléas, les déconvenues du terrain, les malentendus, les ruptures de communication avec les enquêtés – sont légitimés comme autant d'opportunités de compréhension et d'opérateurs du travail interprétatif (*Chimienti, Rostaing, Schurmans, Tersigni*).

Les postures de l'« enquête ouverte »

Pour résoudre ces épreuves, trois postures sont expérimentées dans l'activité d'enquête dont les différentes contributions rendent compte. Ces trois

postures ne répondent pas terme à terme à chacune des trois épreuves présentées plus haut. Elles ne sont pas non plus exclusives l'une de l'autre et peuvent être hybridées au sein d'un même dispositif de travail.

La construction d'une familiarité

Pour dépasser les obstacles d'une enquête auprès d'individus affaiblis, la temporalité longue apparaît souvent comme une ressource adéquate (*Delcroix, Tersigni*). Elle permet de dépasser les préjugés, d'installer la confiance, comme on dit prosaïquement. Elle offre la possibilité d'un développement de la relation qui procède par étapes, négociations, ruptures, redéfinitions. Elle permet aussi de restituer à l'individu affaibli l'ensemble de ses liens et de ses attachements, et de les explorer, plutôt que se limiter à la première image d'un isolement, d'un enfermement, d'une situation statique (*Bizeul*).

L'expérience d'une association

L'enquête se présente comme l'occasion d'une collaboration, d'un travail concerté, d'une communauté (même provisoire) d'intérêts. Proposer une mise en forme d'un témoignage (*Eyraud et Vidal-Naquet, Bizeul*), expérimenter un dispositif d'expression (*Zoïa*), rendre compte de l'enquête et associer les enquêtés à la validation des résultats (*Damamme et Paperman*)... Tous ces dispositifs sont autant de tentatives pour atténuer la dissymétrie, accompagner la prise de rôles habituellement non accessibles aux individus affaiblis, produire de l'*empowerment* (*Sanchez-Mazas, Maggi et Roca i Escoda*).

La sensibilité à l'émergence

L'enquête ne cherche pas ici à reconstituer des parcours de vie ni à proposer des expérimentations de rôles. Elle ne le peut pas toujours. Mais cette posture procède aussi du choix de privilégier l'observation des bricolages, des arrangements, des « petites fabrications » qui rendent le monde vivable. Elle conduit à valoriser des configurations relationnelles et des pratiques peu remarquées (*Laé*), peu légitimes (*Giuliani et Laforgue*). L'enquête rend également compte d'acteurs pluriels, dont l'affaiblissement situationnel apparaît alors comme potentiellement réversible (*Raymond*).

Ajoutons un dernier point qu'à notre avis il sera difficile d'éluder : celui de la responsabilité du sociologue. L'ère post-critique ne signifie pas que nous abdiquions de toute responsabilité dans la marche de ce monde. Or, il nous semble que notre responsabilité en propre est celle d'être des passeurs, d'entrer dans des mondes peu accessibles, de revisiter des mondes stéréotypés, d'accéder à des situations officieuses, de recueillir des voix intimes, pas ou peu

entendues. Doit-on abdiquer de cette responsabilité d'avoir vu des choses peu remarquées (Garfinkel, 1967) et peut-être compris des choses peu élaborées ? Doit-on laisser cela au journaliste, au romancier, au militant ? N'a-t-on pas un propos original à faire valoir ? L'évitement d'une crise morale du chercheur compréhensif puise en réalité dans le refus des conventions et des doctrines, des découpages disciplinaires académiques, des habitudes épistémologiques et méthodologiques, des thématiques officielles. L'affaiblissement apparent du chercheur post-ethnographique est en réalité sa force : celle d'exercer une responsabilité morale du travail sociologique en l'articulant à une liberté à l'égard de la pensée instituée.

Plan de l'ouvrage

S'exposer. L'enquête des émotions

La première partie de l'ouvrage traite de l'expérience du contact entre l'enquêteur et ses enquêtés « affaiblis » (vulnérabilisés, disqualifiés, stigmatisés...). Cette expérience, ces expériences, mènent le chercheur à ses limites. Au point où l'enquête n'est plus possible. Et, si ce n'est l'enquête, du moins sa traduction en langage savant et sa restitution. Le premier objectif de cette partie est donc de décrire ces expériences. Le second objectif est de comprendre l'expérience du trouble, du malaise, du conflit. Quelles en sont les raisons ? Du côté des enquêtés : on peut faire l'hypothèse que les enquêtés énoncent des limites, présentent des signes de résistance, s'aménagent des formes de retrait, refusent l'enquête, et plus largement font preuve de réflexivité et de capacité d'action dans la relation d'enquête. Ils se saisissent de l'enquête pour dire la violence du monde, à laquelle le dispositif d'enquête peut parfois participer. Du côté de l'enquêteur : ses normes morales sont bousculées, ses certitudes ébranlées. L'enquête est dévoilée dans sa nature surplombante et les prêt-à-penser méthodologiques sont mis en question. Le paradoxe de l'enquête compréhensive est révélé : comment justifier la démarche d'enquête auprès d'acteurs faibles ? Comment saisir la faiblesse des enquêtés sans les affaiblir ? L'enquête est mise au défi de se réinventer. Le troisième objectif est de traduire ces expériences en outils de compréhension. Que nous apprennent-elles sur les objets de la recherche et sur les processus d'affaiblissement et de renforcement des acteurs ? Comment transformer les émotions en autant d'indices de signification ?

S'engager. La coproduction de l'enquête

Cette seconde partie de l'ouvrage interroge des postures d'engagement dans l'enquête, ou pour le dire autrement, de « faire avec » des enquêtés dont la particularité est d'être affaiblis. L'enquêteur cherche des formes de copro-

duction des données qui l'impliquent dans une coopération avec autrui. Ces procédures relèvent ici de l'écriture – l'enquêteur expérimente une écriture commune – ou de la parole – l'enquêteur propose un cadre d'expression. Dans l'un ou l'autre cas, c'est une voix qui ne parvient pas à se dire seule qui motive l'expérimentation du « faire avec ». L'idée de *prêter sa voix* est liée à un enjeu, celui de rendre compte d'un déni de justice, de faire valoir une demande (implicite ou explicite) de reconnaissance (Honneth, 2002), de rendre une voix aux individus affaiblis. Elle suppose souvent un travail de longue durée avec des enquêtés-acteurs. L'enquête est pensée dans sa dimension performative d'une expérience émancipatrice.

S'affranchir. Le déplacement de l'enquête

La troisième partie de l'ouvrage rend compte de postures qui délaissent l'enquête directe auprès d'individus affaiblis pour les saisir dans des relations et des cadres institutionnels du travail avec autrui (accompagnement, *care*...). L'attention se déplace du côté des professionnels ou des « initiés », du quotidien des échanges, des gestes, des lieux, des rituels. L'enquêteur cherche à mettre en évidence les liens qui se tissent autour des individus affaiblis et à travers lesquels se met en forme l'expérience de la faiblesse. La parole des enquêtés n'est pas libre, car les institutions devenues « compréhensives » leur intiment de se dire, de se raconter. Il s'agit donc d'être là, d'observer, de partager, de ressentir, d'être « pris ». Le défi est de se déprendre des catégories institutionnelles pour rendre compte des configurations vécues de l'affaiblissement et de son dépassement.

Bibliographie

- BECKER H., *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002.
- BERTAUX D., « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 2, 1980, p. 198-225.
- BIZEUL D., « Le récit des conditions d'enquête : exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue Française de sociologie*, 39 (4), 1998, p. 751-787.
- BOURDIEU P., CHAMBOREDON J.-C. et PASSERON J.-C., *Le métier de sociologue*, Paris, EHESS, 1978.
- BOURDIEU P., *La misère du monde*, Paris, Le Seuil, 1993.
- CALLON M. et RABEHARISOA V., « La leçon d'humanité de Gino », *Réseaux*, 95, 1999, p. 197-234.
- CEFAÏ D., *L'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003.
- DODIER N. et BASZANGER I., « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, vol. XXXVIII, 1997, p. 37-66.
- ELIAS N., *Engagement et distanciation, Contribution à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard, 1983.

- FAVRET-SAADA J., *Les mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, 1977.
- FOUCAULT M., *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- FRITSCH F. (dir.), *Implication et engagement. Hommage à Philippe Lucas*, Lyon, PUL, 2000.
- GARFINKEL H., *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 1967.
- GEERTZ C., *Ici et là-bas L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1992.
- GIDDENS A., *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- GOFFMAN E., *Stigmate Les usages sociaux du handicap*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
- GOFFMAN E., « Le travail de terrain », *La relation de service dans le secteur public Tome I : actes du séminaire*, Paris, Plan urbain RATP-DRI, 1989.
- GRIGNON C. et PASSERON J.-C., *Le savant et le populaire*, Paris, Le Seuil/Gallimard, 1989.
- HONNETH A., *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf, 2002.
- JOSEPH I., *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF, 1998.
- JOSEPH I., « Pluralisme et contiguités », in CEFAL D. et JOSEPH I. (dir.), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, L'Aube, 2002.
- LATOUR B., *Changer de société Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006.
- MARGALIT A., *La société décente*, Paris, Climats, 1999.
- MAUGER G., « Enquêteur en milieu populaire », *Genèses*, 6, 1991, p. 31-43.
- PAYET J.-P. et BATEGAY A., *La reconnaissance à l'épreuve. Explorations socioanthropologiques*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2008.
- PAYET J.-P., GIULIANI F. et LAFORGUE D. (dir.), *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Rennes, PUR, 2008.
- PAYET J.-P. et LAFORGUE D., « Qu'est-ce qu'un acteur faible? », in PAYET J.-P., GIULIANI F. et LAFORGUE D. (dir.), *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Rennes, PUR, 2008, p. 9-25.
- PÉTONNET C., *On est tous dans le brouillard, ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 1979.
- RANCIERE J., *Le philosophe et ses pauvres*, Paris, Flammarion, 2007.
- SCHÜTZ A., *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1971.
- SIMMEL G., « Comment la société est-elle possible? », *Sociologie Études sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF, 1999.
- STRAUSS A., *La trame de la négociation Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan, 1992.